

VI.

Quelques mois après la coalition Brown-Cartier, les provinces de la Nouvelle-Ecosse du Nouveau-Brunswick, et de l'Île du Prince-Edouard, décidèrent tout-à-coup de se réunir à Charlottetown, capitale de l'Île du Prince-Edouard, afin de considérer l'opportunité de leur réunion en un seul état.

C'était le moyen d'en venir à la Confédération. Aussi plusieurs membres canadiens se firent inviter à cette réunion dans le but de suggérer l'union fédérale de toutes les provinces. Le jeu de l'Angleterre et de nos ministres perçait. La réunion commencée le 1er septembre s'ajourna le 8, pour continuer ses séances à Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse, le 10.

On répétait alors à satiété que nos membres canadiens étaient allés assister à cette réunion sans aucun projet arrêté, et que leurs délibérations n'avaient aucun caractère officiel, comme si le public ne savait pas dès lors à quoi s'en tenir sur ce sujet, comme s'il ne sentait pas que si la délégation n'était pas officielle du moins la trahison l'était et était passablement apparente.

La continuer
M. Pruneau a enfin présidé au Conseil hier soir et la "présence renouvelée" de M. Cauchon, comme il l'avait promis dans son journal, n'a pas eu lieu. Les intérêts l'ont emporté et il reste à Ottawa pour leur donner tous ses meilleurs soins.

M. Wathill se retire du Conseil. On dit qu'il est fait des démarches auprès de M. M. D. Campbell, Notaire. S'il accepte, nous aurons en lui un conseiller très honorable et très intelligent.

L'article suivant nous force à retrancher une partie de la suite de la "confédération." Notre morceau de littérature achevant au prochain numéro nous remplacera la littérature par le sujet sur la confédération qui se continuera pendant plusieurs numéros

Le Maire-Suppléant.

Comme nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, M. Cauchon est revenu en toute hâte, à Québec, et le maire-suppléant n'a pu présider le Conseil, à la séance de vendredi, le 15. Nous nous attendions à cette conduite déloyale du Maire, et quoique nous disions complaisamment que sa venue à Québec était une victoire remportée par son amour-propre sur ses chers intérêts personnels, nous savions depuis longtemps que la haine politique l'a pris tout entier et ne permet plus qu'il s'appartienne.

Il ne faut pas l'oublier : M. Cauchon ne veut pas que le fauteuil civique soit occupé par M. Pruneau, parce que ce dernier est démocrate. Oui, il a beau faire, il a beau protester dans son journal que la politique n'y est pour rien, il ne nous fera pas perdre de vue que l'ambition de devenir maire a germé dans son cœur le jour où M. Tourangeau, qui a ébranlé sa popularité dans le comté de Montmorency, — a

prouvé, en exerçant cette haute magistrature, que le public de Québec avait confiance en lui.

Mais il n'eut pas été prudent de frapper sur un seul homme, qui, après tout, est resté pur ; il convenait pour les besoins de sa cause, que M. Cauchon se mit à attaquer la composition du Conseil tout entier, tellement que le *Canadien*, perdant patience un jour, le rappela à plus de pudeur, et prit occasion de signaler de très-honorables exceptions.

Et il se fâche maintenant qu'il se trouve en présence d'une majorité hostile, mais qui n'entrave pas autant qu'il le dit, ses mesures de finances civiques devenues, selon lui, impérieusement nécessaires, il l'a voudrait plus souple, plus complaisante, il voudrait, en un mot, la voir satisfaire aux exigences de la haine qu'il voue à ses adversaires politiques !

Vraiment il nous donne aujourd'hui un triste spectacle : celui de la résistance à la légalité, au fait légalement accompli, par des moyens indignes d'un homme qui devrait au moins laisser vieillir sa haine. Nous le demandons à tout homme quel que peu dégagé des passions politiques, si c'est là de la dignité et de la loyauté. Pour notre part, nous espérons que les contribuables de Québec ne perdront pas le souvenir de cette conduite inqualifiable de M. Cauchon à l'époque des élections municipales.

La St. Jean-Baptiste à Québec.

Les Canadiens doivent fêter leur fête patronale, lundi de la semaine prochaine. Ce jour rappelle l'Histoire, — le passé, le présent, l'avenir, il réunit ces trois choses. Ce que nous avons été, ce que nous sommes, ce que nous serons : notre liberté conquise au prix de sanglants sacrifices, notre existence comme peuple exposée aux caprices du hasard, notre nationalité menacée par la haine séculaire de la Grande-Bretagne, nos antiques coutumes débordées par les lois et les mœurs anglaises, cette espérance vague, indéterminée d'une alliance lointaine, mais ardemment désirée, avec la France, notre première mère-patrie ; ces pages de l'histoire où nos pères écrivaient de leur sang, avec la pointe de leurs épées, leurs héroïques vertus et leurs victoires ; — l'avenir, mystérieux abîme d'où les destinées des peuples sortent à la lumière au fur et à mesure que le temps déroule les jours — nos traditions, nos souvenirs, nos légendes — tout ce qu'une nationalité comporte avec elle de grand et de sublime, toutes ces choses devraient donner à ce jour la grandeur d'une manifestation nationale. Il ne devrait pas y avoir trop d'arbres pour élever des arcs triomphaux, trop de drapeaux aux couleurs françaises à suspendre aux fenêtres.

Pourquoi nos compatriotes, restent-ils indifférents à cette fête ? Le patriotisme serait-il éteint dans leur cœur ? — Ou plutôt, est-ce la honte, la crainte du ridicule aux yeux des autres nationalités ?

Il faut l'avouer, les haines des partis politiques ont aussi une grande part à cet état de choses.

D'un autre côté, cette fête, qui prit sa source dans nos luttes les plus fécondes est regardée comme un défi à l'orgueil des Anglais.

Par suite, il se trouve des âmes cauteleuses, des hypocrites à double face, des pharisiens de la vieille école qui refusent de suivre la procession. — Ces vertueux Roberts Macaires, troqueraient leur nationalité pour de l'or ; pour eux la patrie est une boutique d'agiotage où toutes les questions se résolvent à la faveur de la hausse et de la baisse.

Parmi ceux-là, nous devons citer l'ex-président de la société St. Jean Baptiste qui vient de donner sa démission. C'est une honte de baffouer ainsi sa nationalité — nous ne qualifierons pas sa conduite.

Tous les Canadiens d'origine française devraient suivre la procession de lundi, et ne pas imiter la lâche conduite des canadiens qui, par fausse honte, par basse servilité baissent le front devant ceux qui, aux dates néfastes de notre vie nationale, se sont toujours montrés nos plus acharnés persécuteurs, nos plus mortels ennemis.

ANNIBAL CHAMOUILLARD.

Les cultivateurs se plaignent beaucoup de l'abondance des pluies depuis quelque temps. Si ce temps continue, les récoltes seront précaires cette année. C'est un présage de misère pour la campagne et pour la ville. *l'Union Nationale* se demande avec raison "en combien d'années le peuple canadien aura émigré aux Etats-Unis."

Ou "si l'Irlande, qui comptait dix millions d'Irlandais a été dépeuplée par la famine, le Canada ne court-il pas une chance égale sous un régime qui se rapproche de plus en plus de celui qui a appauvri l'Irlande, consumé la population par le typhus et jeté les derniers vestiges de ce peuple sur la terre américaine.

Et maintenant que la vice-royauté des provinces anglaises va être mise en vigueur, après la plus odieuse violation du gouvernement constitutionnel, la perspective n'est pas couleur de rose pour nous.

Et surtout il est pénible de penser aux moyens de corruption populaire qui vont être employés aux prochaines élections, ainsi qu'il est fait au Nouveau Brunswick.

Devant tant de turpitudes, est-il encore permis d'espérer !

Les étudiants.

Les étudiants de Québec forment une classe extrêmement curieuse, et qui devient de plus en plus nombreuse ; — on en rencontre partout ; — c'est une épidémie — soyez certain que quand on vous présentera à un jeune homme, qui a un chapeau rond et le sifflet par derrière, une canne en jonc longue comme un manche de pipe, le lorgnon de rigueur, et qui se dandine comme le chien d'un maître de danse, que ça ne peut être autre chose que M. un tel étudiant à l'université, ou ailleurs ; et vous les verrez se gourmer quand ils entendent sonner le mot étudiant à la suite de leur nom : car ça veut tout